

---

## Sociolinguistique diachronique romane

Conférences de l'année 2011-2012

**Michel Banniard**

---



### Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/ashp/1489>

DOI: 10.4000/ashp.1489

ISSN: 1969-6310

### Publisher

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

### Printed version

Date of publication: 1 September 2013

Number of pages: 133-139

ISSN: 0766-0677

### Electronic reference

Michel Banniard, « Sociolinguistique diachronique romane », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [Online], 144 | 2013, Online since 23 October 2014, connection on 04 March 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1489> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1489>

---

Tous droits réservés : EPHE

## SOCIOLINGUISTIQUE DIACHRONIQUE ROMANE

Directeur d'études : M. Michel BANNIARD

Programme de l'année 2011-2012 : I. *Genèse des langues romanes*. — II. *Classement de documents selon les niveaux de langue (chartes du VIII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle)*. — III. *Tropes latines et trobar d'oc : préludes et interférences*.

Le séminaire a repris à la date normale du 15.XI.2011, rapatrié du centre Châtelet en Sorbonne, selon les horaires et la périodicité prévue, pour se terminer le 5.VI.2012. Il a été consacré aux thèmes suivis depuis plusieurs années et a fait une large part à différents apports produits par des publications importantes qui ont été intégrées aux modèles proposés, tout d'abord à propos de la genèse et de l'évolution du vers, de l'Antiquité tardive latinophone au Moyen Âge romanophone.

Un des points récurrentement abordé (voir les rapports des années précédentes) a été celui de la notion de frontière de vers, notamment autour de l'article d'E. Dupraz, « Le ciste Ficoroni *CIL* 12 561, le vers saturnien et le locatif singulier des thèmes en -?- en latin archaïque », *RPh*, 80 (2006), p. 285-303. Cette importante étude montre que le « mystère » du vers saturnien est élucidé et par la même occasion apporte des éléments importants au modèle « en boucle » de l'histoire du vers. En effet, par définition et en pratique, le vers se définit d'abord par la perception d'une frontière énonciative, cette dernière se produisant comme résultante a) d'un décompte d'unités de référence, elles-mêmes dépendant b) de la nature des unités retenues. Évidemment tant a) que b) sont flexibles en diachronie et dépendent des structures phonologiques des langues. Dans le cas d'un accent de mot fort, c'est le nombre d'accents qui prévaut pour le décompte (situation du latin parlé tardif [LPT]); dans le cas d'un accent de mot faible, c'est le nombre de syllabes métriques (situation du latin parlé classique [LPC]). Précisément, en LPC, la syllabe métrique est délimitée par l'unité de base, ou more, soit une syllabe longue, les conditions d'attribution du caractère « long », autrement dit d'une valeur d'unité pleine dépendant de règles bien connues des métriciens classiques (rappelées rapidement en séminaire). La syllabe métrique est susceptible d'au moins une manipulation importante, dans la mesure où elle peut être remplie soit par une unique syllabe longue, soit par deux syllabes brèves, cette équivalence relevant d'une décision culturelle (elle n'est pas mécanique). À partir de ces unités, le vers du LPC construit ses pieds, qui eux-mêmes fournissent la structure des vers et surtout la définition de la frontière de vers. Le traçage de celle-ci a changé dans le passage du LPC au LPT avec l'abandon d'un décompte par unités fondées sur la syllabe métrique au profit d'unités fondées sur le nombre des accents lexicaux (autrement dit, la métamorphose du vers quantitatif en vers rythmique). La question qui restait pendante était : est-ce qu'une métamorphose en sens inverse était possible ? L'hypothèse, vraisemblable, avait déjà été émise, entre autres par M. Gasparov dans son histoire du vers européen. L'article d'E. Dupraz la valide parce qu'il démontre qu'il y a bien eu passage d'un système où

la frontière de vers reposait sur un décompte où chaque syllabe était phonologique à un décompte où elle ne l'était plus (cf. p. 285, 286). Il propose la chronologie suivante (p. 298-299) : VII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle, isosyllabisme (chaque syllabe compte pour une unité); III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> s., décompte mixte : le 2<sup>e</sup> colon compte un nombre de syllabes variable parce qu'une hiérarchie est apparue, où ne compte pour une unité que la syllabe longue, la brève ne comptant plus que pour une demi-unité. Une discussion technique complexe sur la place et la nature de l'accent en latin parlé archaïque ne fragilise pas ces conclusions. De la sorte en diachronie longue, nous disposons de la partie initiale de la boucle :

1. IE/Saturnien<sup>1</sup>. Décompte syllabique pur : chaque syllabe est phonologique; accent de mot (accent étymologique) pertinent.
2. Saturnien<sup>2</sup>, LPC. Décompte syllabique impur : décompte en mores, les syllabes ne sont plus équivalentes, ou plus exactement le critère de leur équivalence est transformé, la syllabe phonologique étant remplacée par la syllabe métrique; l'accent de mot cesse d'être pertinent, il est neutralisé au profit de l'*ictus* (frappe externe de la mesure).
3. LPT/PF, Décompte syllabique pur : retour à la syllabe phonologique; retour à la primauté de l'accent de mot (frappe interne de la mesure); effacement de l'*ictus*.

Cette présentation a le mérite de rendre perceptible la plasticité des systèmes poétiques, susceptibles de permutations en boucle en diachronie longue. Cette règle s'applique aussi aux systèmes vocaliques, puisque là aussi, le latin archaïque permet de confirmer *de visu* que le *i* bref se distinguait du *i* long (traits pertinents) parce que son articulation était *aussi* « particulièrement ouverte, p. 292 » (trait corrélé).

La suite de l'histoire relève d'autres séminaires, avec en particulier la divergence des choix pour les unités de décompte et l'établissement des frontières de vers, l'ancien français (AFC) privilégiant de plus en plus le décompte des syllabes phonologiques, alors que l'italien médiéval (IM) privilégie le décompte des accents... Ce fut l'occasion de rappeler combien l'étude de la versification médiévale non seulement latine, mais aussi romane, peut être tout aussi complexe, comme le donnent à voir les multiples décomptes établis par R. Fasani, *La metrica della « Divina Commedia » ed altri saggi di metrica italiana*, Ravenne, 1992, p. 3, 11, 12, etc., mais dont un des intérêts pour le propos est de s'interroger de nouveau sur le rôle et la nature de l'accent fort étymologique dans l'étude des frontières de vers, tant en AFC qu'en IM.

Des discussions orales lors de colloques spécialisés ont donné lieu à différents retours aux sources et relectures. Ainsi au cours d'une discussion avec A. Lodge et A. Christol au colloque de Chambéry (novembre 2011, pour une nouvelle histoire du français), A. Kristol (Neuchâtel) a invoqué un *testimonium* positif sur une discontinuité langagière entre Nord et Sud de la Gaule dès le VI<sup>e</sup> siècle, parce que, selon sa lecture, Domnulus, moine à Paris et protégé du roi Clotaire, aurait refusé de devenir évêque d'Avignon par peur de ne pas se faire comprendre « là-bas ». On a donc relu, traduit et commenté en séminaire le passage (Grégoire de Tours, *HL*, VI, 9, p. 279 de l'édition des *MGH*), d'où il est ressorti que les enjeux du récit ne concernaient nullement un problème langagier.

... par l'intermédiaire des grands qui étaient auprès du roi, Domnulus fit passer le message « de ne pas l'éloigner de sa vue comme un prisonnier, et de ne pas mettre à l'épreuve sa simplicité au milieu de sénateurs huppés et de juges snobs, assurant le roi que ce lieu serait plutôt pour lui un lieu d'humiliation que de promotion ».

Du coup, Domnulus est promu beaucoup plus près, au Mans. Le récit, bien construit et adroitement narré, a pour but principal de souligner le sens de l'humilité du héros ; mais ce qu'on comprend aisément, c'est que ce proche de la maison royale ne veut pas être trop éloigné de son territoire de prédilection. Il cajole habilement le souverain en ce sens. Il n'est nullement question d'inaptitude langagière, mais d'habitudes et d'étiquettes régionalisées ; au passage on ne peut manquer de noter que la « qualité » morale des Neustriens est valorisée.

On a profité de ce retour aux textes pour relire un autre passage du Tourangeau, souvent cité comme « preuve » de l'existence d'une langue « vulgaire » distincte du latin dès le VI<sup>e</sup> siècle (GT, *HL*, IX, 6, p. 418). Il s'agit d'un prétendu prédicateur itinérant, venu peut-être d'Espagne, que Grégoire rencontre à Tours et qu'il démasque très vite comme un escroc, dont il qualifie sa parole, après l'avoir entendu lire à haute voix et réciter une prière, ainsi : *Erat enim ei sermo rusticus et ipsius linguae latitudo turpis atque obscoena*. Cette phrase ne doit pas être lue hors de son contexte : le récit, long et circonstancié a pour but de montrer que cet intrus est un énergame. Comme le roi Chilpéric fait la sourde oreille aux mises en garde de son évêque, ce sera l'évêque de Paris qui en aura raison. On trouvera alors sur le faux saint un sachet plein de racines, des dents de taupe, des os de souris, et des griffes d'ours ! Pour tenter d'éclairer mieux ce passage ainsi que le précédent, on s'est reporté aux prescriptions de Quintilien (*Inst. Or.*, XI, 3) sur la *pronuntiatio* (*os facile, explanatum, urbanum, iucundum, id est in quo nulla neque rusticitas neque peregrinitas resonet*) et de Cicéron (*De orat.*, II, 22, 90-91) sur des défauts de cette dernière par imitation dans la recherche du pathos :

... multos imitatores saepe cognoui qui... etiam illa, quae insignia ac paene uitiosa consecretur imitando... ut ille, qui nunc, etiam amissa uoce, furit in re publica, Fufius, neruos C. Fimbriae, quas tamen habuit ille, non adsequitur, oris prauitatem et uerborum latitudinem imitatur...

Il s'agit non de défauts de langue, mais de contorsions buccales, contraires au *decorum* de l'*actio* (« ... il n'obtient pas la tonicité de C. Fimbria, qui, lui, en était pourvu, mais ne fait qu'en imiter la déformation de la bouche et l'emphase de l'articulation »). Grégoire là aussi présente un scénario complet, cette fois dévalorisant pour ce personnage (au contraire de Domnulus), et ses remarques sur sa prononciation doivent se lire dans ce cadre interprétatif. Ce faux saint imite les vrais saints dans tous les domaines. Sa langue n'est qu'une caricature de la bonne langue des prélats : il est obscène dans ses mimiques buccales comme dans sa tenue et dans sa conduite. Comme on le voit, de là à conclure qu'il parle en roman (d'aucun lui ont attribué le gascon !), il y a toute la distance des préjugés de certains philologues. En fait, ce *testimonium*, comme le précédent, est à verser au dossier de la variation *dia-*, mais à l'intérieur d'une société encore latinophone (évidemment au sens large).

Ce n'était plus le cas dans l'Espagne du IX<sup>e</sup> siècle, comme le confirme la parution de deux travaux cardinaux pour l'histoire sociolinguistique d'Al Andalus : C. Aillet, *Les Mozarabes. Islamisation, arabisation et christianisme en péninsule Ibérique*

(IX<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle), Madrid, 2010 ; « *La Fitna*, pierre de touche du califat de Cordoue », *Médiévales*, 60 (2011), p. 67-84. Reprenant les conclusions du chapitre 6 de *Viva voce* et les discussions avec R. Wright, le séminaire a abouti à un modèle enrichi de la situation langagière de cet espace. L'étude de 2011 rappelle que la société se divisait en au moins quatre groupes de peuplement inégal : arabes musulmans, berbères musulmans, muwalladun (chrétiens locaux convertis à l'islam), chrétiens locaux (les *dhimmis*, « protégés » par la loi coranique). Ces derniers sont également nommés dans les sources arabes *hagham*, c'est-à-dire en latin, *barbaros* : une population ni musulmane ni arabophone. Il y a lieu de rapprocher alors d'un point de vue linguistique ces noms de la manière dont les sources arabes qualifient souvent les *muwalladun*. Ces « convertis » sont régulièrement accusés d'être trop marqués par « l'esprit de corps » : c'est le problème de l'*asabiyya*, génératrice de *fitna*, en somme de guerre intestine, destructrice de l'unanimité (la *umma*). Or, entre autres accusations, ces groupes sont souvent accusés d'hypocrisie : faux ou mal convertis, et surtout mal arabisés (p. 79). Il leur est reproché de garder des liens forts avec les chrétiens autochtones (les *dhimmis*) et d'avoir accompli une conversion juridique, mais non sociale. Ainsi, le profil langagier de ce groupe se laisse discerner en creux : il s'agit de musulmans récents romanophones (d'où le qualificatif de « barbares »). Si l'on se souvient de l'émergence d'une élite chrétienne arabophone et lettrée (dont l'existence – révélée par la réaction d'Alvare de Cordoue – a bien été confirmée et étendue par la thèse de C. Aillet), on obtient pour le IX<sup>e</sup> siècle le tableau sociolinguistique suivant :

1. Musulmans arabophones (minoritaires en nombre) ;
2. Chrétiens arabophones (minoritaires en nombre) ;
3. Musulmans romanophones (encore minoritaires en nombre) ;
4. Chrétiens romanophones (encore majoritaires en nombre).

Il faudrait encore introduire deux paramètres, diatopiques et diachroniques :

1. Ce tableau ne concerne que les villes, un siècle après la conquête. Les campagnes ont dû suivre de beaucoup plus loin (la primauté de la civilisation urbaine, *madina*, dans l'islam accompagne correctement cette distinction).
2. Il a certainement évolué très vite au cours du IX<sup>e</sup> siècle, avec une progression exponentielle de la catégorie 3.

Dans le cadre de la modélisation interne du changement langagier, on a repris quelques considérations sur la critique de l'ancienne présentation dualiste, au profit d'une description en niveaux multiples, changement de paradigme important, qui a eu entre autres effets d'ouvrir l'accès aux chaînons prétendument manquants entre le latin et le roman, sous la forme évidemment de fouilles linguistiques dans la documentation écrite, en particulier dans les *Chartae latinae antiquiores*, déjà largement exploitées depuis plusieurs années dans le séminaire (voir les rapports précédents et les publications référencées dans les rapports d'activité). Occasion aussi d'enrichir la bibliographie allant en ce sens, notamment de la part d'un des pionniers de la rénovation en romanistique, H. Lüdtkke, qui écrivait dès 1956 dans sa célèbre thèse *Die strukturelle Entwicklung des romanischen Vokalismus* (Bonn), p. 44 : *Demzufolge sind Vulgärlatein und klassisches Latein nicht als zwei selbständige Sprachformen und nicht als*

*chronologisch verschiedene Stadien zu werten, sondern als soziologische verschiedene Stile eines und desselben Lateins* (le soulignement est de l'auteur). Cette correction, obtenue à partir d'une analyse phonétique structurale, ne requiert que d'être intégrée dans le cadre de la nouvelle linguistique diachronique romane, en ajoutant au paramètre diastratique ainsi invoqué (mais non nommé directement), le paramètre diaphasique. Elle vient compléter une conclusion convergente émise par un spécialiste contemporain, T. Janson, « The vowel System of late Latin », dans R. Wright (éd.), *Latin vulgaire. Latin tardif*, 8, p. 345-350 : *Merovingian Latin was not a deleased form of classical Latin, nor a primitive form of Old French, but a spoken language form in its own right* (p. 349). C'est précisément ce qui est désigné dans ce séminaire sous le nom de latin parlé tardif de phase 2, LPT2 mérovingien, selon une chronologie et une terminologie proposées depuis 25 ans. Enfin, on s'est penché sur un tout récent article qui lui aussi remet en cause la théorie, elle aussi binaire, d'une opposition radicale entre scripturalité (*Schriftlichkeit*) et oralité (*Mundlichkeit*) d'une part, puis distance (*Distanz*), assimilée à la scripturalité et proximité (*Nähe*), assimilée à l'oralité d'autre part, F. Jodl, « Die dichotomie Schriftlichkeit/Mundlichkeit und die frömmittelalterliche Sprachgeschichte Oberitaliens : Grenzbereiche und Übergänge », *ZRPh*, 2010, p. 134-156. En dépit d'une bibliographie lacunaire, et de quelques considérations à corriger, l'auteur prend une position réaliste contre le dualisme (P. Koch) et aussi contre d'étranges élucubrations (Cl. Sanga) sur le statut de la langue parlée dans la région et à l'époque traitées. Il démontre la fragilité de l'opposition écrit (latin)-distance//oralité (romane)-proximité en reprenant l'exemple des fameux *placiti casinensi* du x<sup>e</sup> siècle (considérés comme un des premiers documents en roman italien) parce que la mise par écrit *sao* (« je sais ») est un faux représentant du dialecte local, qui lui atteste *saccio*. « Ainsi un élément de la langue de la distance, *sao*, s'introduit dans un document écrit en langue de proximité (p. 147) ».

Donc, les chartes latines d'Italie ont continué d'être interrogées sous tous ces aspects, avec à la clef les questions principales : 1) quel est le niveau de maîtrise de la langue écrite ; 2) quels sont les objectifs de communication ? ; 3) quels sont les niveaux de langue à l'œuvre (par rapport au modèle à 5 niveaux proposé précédemment pour le latin carolingien) ; 4) quelle en est la réalisation orale ? ; 5) y a-t-il une frontière diachronique ? La première difficulté, en dépit des cartouches coiffant les pages de présentation par un résumé dans les albums des *ChLA*, et aussi de l'appui des travaux consacrés par les historiens à cette période, est de traduire ces textes. Le premier document scruté, *ChLA*, t. 80, p. 72-73, originaire de Lucca, daté de 852, n'a pas présenté de difficulté majeure de ce point de vue. On en donne ici une copie interprétative en fonction de la question 3, où les séquences de niveau 3 (latin plutôt ancien, même flottant) sont laissées en caractères normaux, et les séquences de niveau 2 (latin moderne, autrement dit ici roman archaïque) sont imprimées en caractères gras. Les signes {} indiquent les frontières de niveaux.

1. *Manifestu sum ego {Teudiprandus filius quodam Gheriprandi clerici}*
2. *quia tu domno Ambrosio {gratia Dei episcopo huius Sancte Lucane ecclesie} per cartula livellario ordine firmasti me in casa et res {eidem ecclesie episcopatu vestro Sancti Martini qui esse vuidetur in loco suburbano, }*

3. *qui <regitur> per me ipso : casa ipsa cum omnia et in omnebus rebus ad eam pertinentes, quanta exinde ego ipse ad manu mea habeo in integrum.*
4. {Tali ordine ut} *ego in eadem casa resedere et habitare debeam et tam ipsa casa quam et res bene laborare et gubernare seu meliorare debeam*
5. {et tibi exinde a parte eidem ecclesie}, *per omnem hebdomadam angaria facere debeam dies quinque* {ad que utilitas fuerit}
6. *et per singulos annos in missa S. Martini tibi reddere debeam pullo uno bono con uovi cinque...*

La réponse aux autres questions a fait l'objet d'analyses complexes qui seront publiées ailleurs. Entre autres, il s'est avéré aisé de lire à haute voix les textes de niveau 2 en oralité italienne (évidemment approximative), sans s'arrêter aux élégants graphèmes en **-ebus**, pur leurres oculaires. Et on a eu le plaisir de débusquer dans la fin de la phrase 6 du pur protoitalien, même plus masqué sous une orthographe latini-forme, mais directement en *scripta* romane, ceci un siècle avant les *placiti casinensi*.

La charte publiée dans le même tome aux pages 47-49, datée de 851, également à Lucca, s'est avérée beaucoup plus coriace à traduire et de ce fait à interroger, ne serait-ce qu'en raison d'une ponctuation et d'une orthographe flottantes, associées néanmoins à des énoncés en hypotaxe complexe. De ce fait, l'exploitation de ce document a requis plusieurs séminaires sans que sa richesse n'en soit épuisée (ni toutes ses énigmes résolues). Le détail de l'analyse effectuée sera publié ailleurs, on se contentera ici de mettre en exergue quelques morphèmes apparemment exotiques :

- a. *da* (paragraphe 6, 7, 11, 21, 22, 23), la forme de préposition nouvelle (< *de ab*) cohabite avec des *scripta* plus latiniformes, *de sua parte*, *de parte Ghisliprandi* (§ 25). La grammaire historique de Rohlfs (édition allemande, t. 3, § 833) en fait remonter les premières attestations à des diplômes de Telano, *de unu latere*, en 991. En fait, les *ChLA* permettent maintenant de la trouver attestée dès le VIII<sup>e</sup> siècle, et généralisée ensuite, même dans des écrits latiniformes.
- b. *uoluisserunt* (§ 11) est la graphie latiniforme d'un italien toscan (c'est la région) *volsero*. Cette forme sigmatique créée en LPT, est bien attestée aussi en AFC, *volstrent*. La grammaire historique de Rohlfs (édition allemande) l'atteste, t. 2, § 581, dans les dialectes de Florence, Pistoia, Lucca et Pise.
- c. *Dedisserunt* (§ 11) est justiciable de la même remarque. Meyer-Lübke, *GCLR*, t. 2, § 380, attribue son origine à un croisement [*dederunt* X *fecerunt* > {*dedit-seront*} en LPT. Rohlfs de son côté liste *viensi*, *tiensi* dans les dialectes de la région concernée.
- d. *offeruerat* (§ 15 et 27) présente la double particularité d'être une réfection (pour *obtulerat*) du LPT par croisement [*obtulerat* X *debuerat*] et d'être attestée dans les dialectes de la région, comme le montre Rohlfs, t. 2, § 602, sous la forme d'un conditionnel de type *cantàra*, *avèra*, tandis que des poètes de Lucca emploient *toccara*, *sembrara*, et qu'on trouve à Rome en langue médiévale *potèra*, *convennèra*. La réalisation orale vraisemblable ici est {*ofrèra*}.
- e. *Uellunt* (§ 8) est également un régionalisme issu d'une réfection par alignement sur l'infinitif *uelle* (peut-être avec influence de l'isotopie avec *debent*, *debere* – cf. *GCLR*, § 246). La réalisation orale supposée est {*vel'on(o)*}, cf. *vogliano*.



Ces documents latiniformes signent clairement un bilinguisme masqué, comportant des blocs en « latin » archaïsant (niveau 3) où l'oralité moderne est neutralisée (fonction de légitimation) entrelacés à des blocs de « latin » innovant (niveau 2) où l'oralité moderne est promue (fonction de communication), le tout conduisant à la construction savante d'un acrolecte juridique en italien dialectal.